LE MAGISTER

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 15 janvier 1877.

(235e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE)

Préface d'Auguste VITU

HERVILLY, Ernest d'

1887

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Janvier 2017

LE MAGISTER

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 15 janvier 1877.

(235e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE)

Préface d'Auguste VITU

ERNEST D'HERVILLY

Tous droits réservés.

PARIS L. FRINZINE, ÉDITEUR 112, Boulevard Saint-Germain, 112

1887

PRÉFACE

Le nombre des pièces de théâtre dont Molière a été le héros, le sujet ou le prétexte, est cent fois plus considérable que celui de ses chefs-d'oeuvre. Mis à la scène de son vivant par des critiques ou des jaloux, les apothéoses commencèrent au lendemain de sa mort, il y a deux cent quatorze ans. Depuis ce temps, nos grands théâtres littéraires n'ont pas laissé passer une seule fois l'anniversaire de sa naissance, le 15 janvier 1622, sans le célébrer par quelque hommage pieux, pièces de circonstance, compliments en vers, etc.. On en ferait une bibliothèque, qui comprendrait certainement plus de mille compositions diverses. Plusieurs d'entre elles, dues à de jeunes écrivains, qui, au début de leur carrière, se plaçaient sous le patronage du grand poète comique, ne sont pas indignes de survivre à l'occasion qui les vit naître.

Je dis cela particulièrement pour mon ami Ernest d'Hervilly qui, à cinq anniversaires différents, a célébré Molière, partageant le ferveur de son culte entre les deux temples consacrés, la Comédie-Française et l'Odéon.

C'est ainsi que le Malade réel, le Docteur sans pareil, le Magister, Poquelin père et fils et, en dernier lieu, Molière en prison, firent applaudir le nom d'Ernest d'Hervilly, qui d'ailleurs possède tant de titres à l'estime des lettrés. L'auteur de la Belle Saïnara, du Parapluie, et d'autres délicieuses comédies, pleines d'originalité, de grâce et d'esprit, n'a-t-il pas écrit des livres charmants, qui lui ont valu deux fois les palmes de lauréat de l'Académie française ; non moins que le titre, maintenu fort rare, d'officier de l'Instruction publique ? Parmi ces livres d'une lecture attrayante et souriante, il en est deux, les Contes pour les grandes personnes et Mesdames les Parisiennes, que de bons juges n'ont pas craint de comparer aux plus fines Sketches de Charles Dickens.

Il faut beaucoup d'esprit pour louer dignement Molière et aussi beaucoup de tact ; car ce grand génie, fait de haute raison et de bon sens, impose à ses admirateurs, avec le respect de ces qualités maîtresses, le souci de la langue et l'approbation des honnêtes gens.

En réunissant aujourd'hui le faisceau des compositions moliéresques d'Ernest d'Hervilly, son intelligent éditeur rend un véritable service non seulement aux admirateurs de Molière, mais aussi aux bibliothèques scolaires et aux théâtres de salon. Il n'est pas un seul de ces petits poèmes dramatiques qui ne réponde aux sentiments simples et touchants de la morale la plus pure. L'amour paternel et l'amour filial, l'enthousiasme de l'art et de la poésie, mis en lumière et aiguisés par les traits innocents d'un esprit vif et clair, ce sont là des tableaux et des idées qui sont assurés de plaire aux jeunes gens comme aux jeunes filles, à leurs grands parents comme à leurs éducateurs.

Ernest d'Hervilly, dont l'originalité personnelle est très accentuée et qui lui donne une parure sonore de rimes étincelantes, ne se contente

pas d'admirer Molière en poète, il s'attache à le faire aimer ; en le montrant dans des situations, quelquefois inventées, il le peint tel qu'il fut réellement, éloquent, généreux, hardi dans ses conceptions, constant dans ses amitiés comme dans ses principes, adorable toujours, et, qu'on me passe le mot qui rend exactement ma pensée par une comparaison familière, bon comme le bon pain.

Auguste Vitu.

4 janvier 1887.

À MON AMI C. COQUELIN, L'admirable comédien.

PERSONNAGES.

MOLIÈRE ... M. C. COQUELIN.
GEORGES PINEL, Magister ... M. COQUELIN-CADET.
JEAN POQUELIN, maître tapissier ... M. Barré.

Paris, 1643.

Nota : Extrait de CINQ ANNIVERSAIRES DE MOLIÈRE 1874 - 1875 - 1877 - 1881 - 1886 COMÉDIES EN VERS.

LE MAGISTER

La scène se passe dans l'école que dirige maître Georges Pinel. Un alphabet, une carte, un tableau noir, sont pendus à la muraille.
Bancs et tables. Chaise.

SCÈNE I.

Maître Georges Pinel, Maître Jean Poquelin.

PINEL, à Poquelin, qu'un valet introduit.

Il sert vivement un verre et une bouteille qu'il tenait à la main.

Maître Jean Poquelin ! - Eh ! Quel bon vent l'amène ?

POQUELIN, l'air abattu.

Maître Georges Pinel !...

PINEL, lui coupant la parole avec empressement.

Çà, prenez donc la peine
De vous seoir. - Ce fauteuil, - que vous m'avez vendu,
(Siège excellent d'ailleurs !) à vos flancs est tout dû !
Qu'est-ce ? Que voulez-vous ? - Ou je fais un vain rêve,
Ou vous m'allez donner quelque nouvel élève ?
Tout à votre service en ce cas. - Me voici
Prêt à lui révéler la science.

Férule : Petite palette de bois ou de cuir avec laquelle on frappe les écoliers dans la main. [L]

Il montre une férule.

Et ceci...

POQUELIN.

Maître Georges Pinel...

PINEL, avec volubilité.

Nous en ferons un homme !
Parlant grec comme à Sparte, et latin comme à Rome,
Et qui fera, corbleu, sans aide son chemin !
D'abord, je veux qu'il ait une très belle main.
Car je suis avant tout un maître d'écriture...

POQUELIN.

Maître Georges Pinel...

PINEL.

Ah ! L'heureuse aventure !
Que je suis satisfait de vous voir bien portant !
Jean- Baptiste va bien ?... Vous en êtes content ?
Allons, tant mieux !... Parfait ! Charmant fils ! Heureux père !
Diablezot ! - Comme ils font à tous les deux la paire !
Ce cher petit garçon !... C'était mon préféré...

POQUELIN.

Maître Georges Pinel, je suis désespéré.
Oui, j'ai perdu mon fils !

PINEL.

Perdu ! Vous voulez rire !
Mais il vivait hier ? - Même il a su m'écrire
Qu'il viendrait, ce jourd'hui, me visiter chez moi.
Ah ! Par exemple, non, je ne sais pas pourquoi
Il a besoin de voir son ancien pédagogue...

POQUELIN, avec désespoir.

D'un beau commencement détestable épilogue !
Je vous dis que mon fils est perdu ! - Votre ancien
Élève...

PINEL.

Qu'est-ce donc ?

POQUELIN.

Il est comédien !

PINEL.

Comédien !

POQUELIN.

Hélas !

PINEL.

On se fait un fantôme
D'un rien, souvent. Voyons...

POQUELIN.

Non, non, au jeu de Paume
Des métayers, là-bas, au faubourg Saint-Germain,
Sur « l'Illustre-Théâtre », - il débute demain !

PINEL.

Jean-Baptiste ?

POQUELIN, douloureusement.

Hélas ! Oui... près la porte de Nesles,
Sur d'infâmes tréteaux !

PINEL.

Planches peu solennelles,
En effet ! - Mais pourquoi, grand Dieu ? Par quel hasard ?

POQUELIN.

Pourquoi ? Pour suivre, hélas ! Madeleine Béjard !
Une histrionne !!...

PINEL.

Oh ! Oh ! La chose est singulière !

POQUELIN.

Il a quitté mon nom pour celui de... Molière !

PINEL.

Diablezot !

POQUELIN.

Plaignez-moi, maître Georges Pinel !
Il a fui pour jamais le logis paternel !

PINEL.

Diantre !

POQUELIN.

Hélas ! J'ai tout fait pour ramener le drôle ;
Soins superflus ! Parents, amis, à tour de rôle,
Ont essayé de lui faire entendre raison :
En vain ! Il ne veut pas rentrer à la maison.

PINEL.

Voyez-vous !...

POQUELIN.

Je n'ai plus qu'en vous seul d'espérance.
Vous êtes magister, et, dans cette occurrence,
Vous seul saurez trouver, pour le toucher, le point
Faible chez lui, le mot qu'on ne rétorque point,
L'argument qui peut vaincre un esprit indocile.
Cette besogne-là doit vous être facile ?
Donc, je viens vous prier de m'aider aujourd'hui
À semondre mon fils afin qu'il rentre chez lui.

À peine il a vingt ans ! Il vous aime, et peut-être,
Et sans doute, il aura du respect pour son maître...

PINEL.

Oui, vous avez raison, maître Jean Poquelin,
De penser que je puis me montrer plus malin
Que vos amis et que... vous-même, en cette affaire :
L'homme disert en moi, c'est l'homme qu'on préfère...
Je saurai lui parler de la bonne façon ;
Je le ramènerai chez vous, petit garçon
Comme devant. - Allez, c'est une chose faite !
Vous allez assister, de près, à sa défaite...
On vient ?... C'est lui sans doute.

Il lui ouvre une porte.

Allons, entrez ici.
Je vous rappellerai quand j'aurai réussi
À vous le relancer sur son ancienne piste...

Maître Poquelin entre dans un cabinet.

SCÈNE II.

Maître Georges Pinel, Molière.

MOLIÈRE, gai, l'oeil brillant de joie.

Maître Pinel, bonjour.

PINEL.

Ah ! Bonjour, Jean-Baptiste...

Avec ironie et saluant bas.

Seigneur comédien... entrez donc...

MOLIÈRE.

Vous savez ?...

PINEL, prenant l'air grave.

Oui, monseigneur, je sais tout ce que vous rêvez...
Et tout ce qui vous pend au nez en fin de compte...
Une mort misérable après des jours de honte !...

MOLIÈRE, qui l'a écouté avec surprise.

Très bien, maître Pinel !... Je vous donne un bonsoir...
Adieu !...

Il tourne les talons.

PINEL, le rattrapant par l'épaule.

Par Jupiter !... Venez donc vous asseoir
Et m'écouter, Monsieur...

MOLIÈRE.

Non pas de sermon, maître.
Sur ce point-là je suis sourd autant qu'on peut l'être ;
Je serai, malgré tout et tous, comédien,
Et cent mille discours ici ne feront rien...

PINEL, le tenant par le collet.

Comédien ! - Corbleu, l'enviable carrière !
Mais, fou, regarde donc un instant en arrière !
Pense à ce que, là-bas, tu laisses pour jamais.
Vois la maison honnête et riante où tu mets
Le déshonneur plus rude encore que la peine ;
Où tu romps méchamment l'antique et forte chaîne
Faite par le travail et par la probité
Dont chacun des tiens fut un anneau respecté !
Vois, dans cette maison, le soir, ta place vide
Qu'un vieux père au front pâle où se creuse la ride
Contemple avec des yeux que les pleurs ont brûlés.
Vois tes frères, ta soeur, ces doux inconsolés,
Regarder à leur tour d'un oeil timide et triste
Le siège abandonné par l'ingrat Jean-Baptiste...
Où sera-t-il alors, ce vagabond sans coeur ?
Il sera, tout meurtri par le destin moqueur,
Au revers d'un fossé, mourant de faim sans doute !...

MOLIÈRE, riant.

Bah ! - J'ai peu d'appétit.

Sérieusement.

- Non, Je suivrai la route
Que je me suis tracée, et d'un coeur sans effroi !

PINEL.

Tapissier, et valet de la Chambre du Roi !
Comme ton père, et riche ! Et bourgeois de la ville !
Salué d'un chacun d'une façon civile !
Tel est le sort heureux qui t'attend si tu veux
Renoncer à l'objet de tes absurdes voeux !...
Allons c'est entendu... C'est une folie ?
La tempête est passée, et voici l'embellie.

MOLIÈRE.

Le dessein que j'ai pris nul ne le changera :
Comédien veux être ; advienne que pourra !
Mais que parliez-vous donc de déshonneur, mon maître ?
Quel que soit son métier, l'homme ne peut-il être
Ferme et droit dans le bien, s'il le veut ? Et pourquoi
N'aurait-il pas, - fût-il un acteur comme moi,
Si dans le bon chemin son pas n'a rien d'oblique,
Le même droit que tous à l'estime publique ?
Non ! Les honnêtes gens, en tous lieux, vont de pair.
Soc de charrue ou bien lame d'épée, un fer
Pur et de bonne trempe a partout son mérite.
L'honneur n'est pas un bien qu'en naissant on hérite.

On l'acquiert, on le gagne à force de vertu ;
Seul on est l'artisan de son honneur, vois-tu.
Mais le talent, ami, ne gâte pas la chose.
En entrant au théâtre enfin je me propose
De marcher le front haut, fidèle à l'équité,
Serviteur du beau seul et de la vérité.
Au théâtre on en sait qui furent l'honneur même !
Vous m'apprîtes jadis comment Aristodème
Fixa longtemps des Grecs les changeantes humeurs ;
Cet acteur excellent et d'excellentes moeurs
Étant trouvé par tous aux grands rôles idoine
Devint ambassadeur de Grèce en Macédoine.
Bien d'autres, - dont les noms ne sont point superflus,
Ésope, Roscius, Théodore, Polus,
Furent très estimés des gens de leur époque.
Leur science, leur art, dont le nom seul vous choque,
Étaient fort enviés par leurs contemporains,
Philosophes, héros, voire des souverains ;
Et votre Cicéron lui-même, votre idole,
Réglait sur Roscius son geste et sa parole,
Et de plus le traitait et de maître et d'ami.
Eh bien ! Je veux aussi, moi, figurer parmi
Ces braves gens de coeur dont s'honore la scène
Et le monde ! Est-ce donc ambition malsaine ?
Je ne suis qu'un enfant, soit, et présomptueux,
Sans talent encor, soit ; mais fier et vertueux,
Résolu de bien faire en toute circonstance
Tout en vouant à l'art mon entière existence.
Oui, c'est la gloire, ami, que je veux obtenir ;
Mais, si ce rameau d'or je ne puis le tenir
Dans mes mains en mourant, oh ! Va ! Du moins mon âme
S'envolera sans tache et pure de tout blâme !
Je veux qu'on dise, après la chute du rideau :
Molière ? Transiit benefaciendo.

PINEL.

La gloire ? - Est-ce la gloire, enfant, que ces nasardes,
Que ces coups de bâton ou de pied ?...

MOLIÈRE, lui coupant la parole d'un geste.

Tu hasardes,
En ce moment, des mots du vulgaire chéris !
La gloire d'un acteur de son bel art épris
C'est de ne faire qu'un avec son rôle en somme ;
C'est de prendre des mots et d'en créer un homme,
Fût-ce un valet, - qui soit criant de vérité.
Donc le coup de bâton par l'acteur supporté
Avec génie et grâce est digne de louange ;
Ce sont là jeux de scène, et sot est qui les range
Parmi les faits réels dont se ternit l'honneur.
Réserve ton dédain, mon cher, pour cet acteur
Titré qui devant rien de honteux ne recule,
Pour ce marquis de cour, histrion ridicule,
Qu'on voit, le poing aux reins et le regard vainqueur,
Recevoir en riant des coups de pied au coeur.
Réserve ton mépris surtout pour l'hypocrite,
Comédien infâme, et dont nul ne s'irrite

En ce monde où chacun masque sa lâcheté
Sous le nom de bel air et de civilité,
Où rien n'est plus haï qu'une mâle franchise.
Il faudra que quelqu'un pourtant vous brutalise
En vous criant tout net vos vérités un jour,
Faux amis, faux dévots, coquette au faux amour,
Menteurs masqués et fats dont l'âme est basse et louche !
Oui, quelqu'un le dira, l'écoeurement farouche,
Que l'honnête homme en soi sent parfois bouillonner,
En vous voyant autour de lui tourbillonner,
Coquins polis, charmants, la beauté sur la joue,
L'habit pailleté d'or, le coeur taché de boue !
Ah ! Celui-là sera plein d'intrépidité !
Ce n'est pas sans péril qu'on te sert, Vérité,
Et qu'on t'éveille enfin, Conscience assoupie.
Oui, sa vertu sera de la misanthropie
Et contre elle ameutés, hurleront tour à tour *
Le Temple et le Palais, et la Ville et la Cour.

PINEL.

Comme il fronde la Cour ! Ô jeunesse hardie !

MOLIÈRE.

D'ailleurs, je suis porté, moi, vers la tragédie...

PINEL.

Toi !

MOLIÈRE.

Moi ! J'ai mon projet. - ou je me trompe fort,
Ou, grâce à mes travaux, devant que je sois mort,
Je ferai, je le crois, un bon auteur tragique.

PINEL.

Diablezot ! Un auteur ! Un acteur ! Ô magique
Changement ! En dix ans à peine ! J'ai rêvé !
Un poète est éclos de l'oeuf que j'ai couvé !

MOLIÈRE.

Poète, tu l'as dit. - Et la première ride
Me viendra que j'aurai fini ma Thébaïde
Depuis longtemps !

PINEL.

Ah bah ! - C'est une farce ?

MOLIÈRE.

Oh ! Non.
C'est une tragédie, et j'en veux du renom.
Je ne dédaigne pas, je trouve fier et haute,
La gloire que jadis, dans le comique, Plaute,
Térence, Aristophane ont acquise.

PINEL.

Ah bien !

MOLIÈRE.

Mais
La gloire que j'envie, et dont je me promets
De tenter la conquête, est celle d'Euripide,
D'Eschyle et de Sophocle !... Aussi ma Thébaïde
A-t-elle tous mes soins ; et ce modeste enfant
Suivra de loin, qui sait ? Corneille triomphant !

PINEL.

En attendant, mon cher ?

MOLIÈRE.

En attendant, mon maître
À l'Illustre-Théâtre, où je viens de me mettre,
Accommodant au goût du spectateur français
Les auteurs étrangers, nous jouons des essais
Qu'inspire la gaieté d'Espagne et d'Italie.
Oui, nous nous enivrons du rire de Thalie !
Oh ! Le joyeux métier que le nôtre !

PINEL, dubitatif.

Joyeux ?

MOLIÈRE, avec fougue.

Eh ! Qui serait morose aux rayons des grands yeux
Si tendres, bleus et noirs ?...

PINEL.

Oui, je comprends de reste :
Madeleine Béjard ! Une femme funeste !

MOLIÈRE.

Madeleine ! Funeste ! Ô blasphème infernal !
Alors, appelle aussi funeste le fanal
Qui guide le pilote errant dans la tempête
Vers le port souriant où la vie est en fête !
Madeleine est ma joie et ma force et mon but !
L'espoir, c'est dans ses yeux que mon âme le but !
C'est elle qui l'a faite invincible et ravie !
L'amour de Madeleine, à présent c'est ma vie !
Ah ! Condé qui vainquit, l'autre jour, à Rocroi,
Ne peut être plus fier ou plus heureux que moi !
Oui, je l'adore ! - Mais de loin ; - L'humble Molière,
Ébloui par l'éclat de cette étoile altière,
Rêve, les yeux fixés sur elle ; rêve vain,
Sans doute, rêve fou ! - Mais quel rêve divin !
Oh ! Comme l'avenir auprès de ce doux ange
M'apparaît tout fleuri d'un bonheur sans mélange !

Madeleine !... Ma femme !... Ô sort délicieux !
Ne souris pas ! - Son coeur n'est point capricieux.
Va, ne crains pas pour moi quelque triste aventure.
Non ! C'est une fidèle et noble créature !
Tu verras si j'ai tort de l'aimer, mon ami,
Quand tu la connaîtras, quand tu seras parmi
Les joyeux compagnons de l'Illustre-Théâtre...

PINEL, bondissant.

Hein ! - Que dis-tu ! Qui moi ? Moi ? Que je couvre de plâtre
Mon visage et devienne à mon tour bateleur !
Moi ! Pinel ! Magister !

MOLIÈRE, très naturellement.

On connaît ta valeur,
Ta science étendue et ta faconde habile,
C'est justement pourquoi...

PINEL, se contenant.

Reste froide, ma bile !
Voyons, mon cher enfant, tu te moques...

MOLIÈRE.

Non pas !
On compte absolument sur ton concours, là-bas.

PINEL, avec plus de calme.

Tu veux !... Mais malheureux ! Mais c'est de la démence
Après ce que j'ai dit... Quoi ! Que je recommence
Ma vie et me transforme en bohémien errant ?
Ton métier, eh bien, soit ! N'est pas déshonorant,
Et peut-être, jadis, ma fougueuse nature
Avait-elle, elle aussi, le goût de l'aventure
Et de la gloire, mais à quarante ans passés,
On a d'autres désirs. - Ainsi, mon cher, assez.
Je vis de bonne soupe et non de belle gloire,
Et - Pourquoi le cacher ? - Mon plaisir est de boire
(Avec discrétion et quand je me sens las)
Le jus de ces grains noirs que soutient l'échalas
Lorsque la vigne, - À l'heure où septembre s'achève,
Semble avoir un peu trop pris de sa propre sève...
Ah ! La jeunesse peut parler d'un autre ton !
Mais à mon âge, foin des poulets de cartons,
Des jambons en bois peint et des superbes fioles
D'où les vins généreux ne coulent qu'en paroles !
Pauvres comédiens ! Quand arrive le soir,
Soupez-vous seulement d'eau claire et de pain noir ?
Rarement, n'est-ce pas ? J'en appelle à toi-même :
Là, de quoi dînes-tu ?

MOLIÈRE, gaiement.

Mais de ce que Dieu sème
Pour les oiseaux et pour les faiseurs de sonnets.

PINEL.

Allons donc ! - À vingt ans, certes, je reconnais
Que ce sont là festins dont le coeur se contente ;
Mais la gloire, l'amour, eh ! Cela ne sustente
Que médiocrement un ventre à cheveux gris !

MOLIÈRE.

On aurait des repas pour vous d'un autre prix,
Si jamais vous veniez vous joindre à notre troupe.
Elle n'est pas toujours en bois doré, la coupe
Où nous buvons ! Le vin qu'on y met, rouge et vif,
Non, ce n'est pas toujours un liquide fictif.

PINEL.

Ah ! Vous videz parfois...

MOLIÈRE.

Des bouteilles réelles !
Souvent ! Et les pâtés qu'on éventre près d'elles
Sont authentiques.

PINEL.

Bah !

MOLIÈRE.

Tel est notre destin !
Tenez, - C'était hier, - On partit le matin,
Libres et sans soucis...

PINEL, soupirant.

Ah ! Loin de moi ces rêves !
Ah ! M'en aller, au frais, et fuyant mes élèves,
Boire modestement un petit coup de vin...

MOLIÈRE.

Sous des arbres touffus ?...

PINEL.

Ah ! Ce serait divin !

MOLIÈRE.

Donc nous étions partis, en emportant nos rôles,
Pour certain cabaret de Meudon, sous des saules,
Dont le chaume étoilé d'iris en fleur sourit,
De loin au batelier...

PINEL, soupirant.

Que ce toit a d'esprit !

MOLIÈRE.

Nous suivions dans les prés le bord de la rivière ;
Le brouillard matinal, où riait la lumière,
S'évaporait, laissant tomber sur les rameaux
Des perles et rubis comme en ont les émaux,
Ce qui charmait les yeux de nos belles compagnes.
Nous récitions des vers au milieu des campagnes,
En taillant des bâtons avec nos vieux couteaux.
Cependant l'horizon étageait ses coteaux
Verdoyants, d'où venait cette odeur âpre et fraîche
Dont le Parisien que sa ville dessèche
Se grise tout d'abord en rêvant que plus tard
Surgiront le vin clair et l'omelette au lard.
On riait. On chantait. Sur les herbes des rives
Courait, en les moirant, le reflet des eaux vives...

PINEL.

Ah ! Poète !... Le pur et ravissant tableau !
Ton paysage exquis me fait presque aimer l'eau.

MOLIÈRE.

On chantait. On riait. Rien d'ailleurs dans les poches !
Mais, bercés dans le cuir de diverses sacoches,
Quelques flacons, remplis d'excellent jurançon,
Mêlaient à nos refrains leur gentille chanson...

PINEL.

Tais-toi ! Tais-toi, serpent ! Ou rends-moi ma jeunesse !

MOLIÈRE.

Un jambon de Gascogne et des pains de Gonesse
Chargeaient les dos... émus de Beys et de Clairin.
Catherine Bourgeois portait le sel marin
Que nous livre à des prix effrayants la gabelle...
Puis venait Madeleine... Ah ! Dieu ! Qu'elle était belle !
Puis venait, blanche et fine et droite comme un lys,
Un pâté sous le bras, la blonde Des Urlis ;
Nicolas Bonenfant, qui ne fut jamais pingre,
Accompagnait, de près, Catherine Malingre,
Une longe de veau de Rivière à la main ;
Puis, s'avançaient encore, émaillant le chemin,
Geneviève et Joseph Béjard, graves et dignes,
Et ceux-ci - Saluez ! - portaient le jus des vignes !
Et moi qui les suivais, regardant les oiseaux
Qui se parlaient d'amour aux pointes des roseaux,
Et j'avais dans les mains, pensive arrière-garde,
Le vinaigre rosat, le poivre et la moutarde !

Telle était la composition de la troupe de l'Illustre Théâtre en 1640. [NdA]

PINEL, salivant.

Ô délices ! Tais-toi !

MOLIÈRE, poursuivant.

Voici le cabaret...

PINEL.

Ah ! Je le vois d'ici ! - Tais-toi ! Point de portrait !
Non ! Grâce ! Je me meurs de soif rien qu'à t'entendre.

MOLIÈRE.

Que te dirai-je, ami ? Le jambon était tendre
Et le vin fut trouvé digne de Rabelais ;
Tandis que son velours caressait nos palais
Lentement, fréquemment, en pieuse rasade,
Pinel se passe la langue sur la lèvre.

Négligemment.

Nous pensions à trouver un nouveau camarade
Qui daignât partager nos glorieux travaux,
(Vin compris) et reçût avec nous des bravos.
Il nous manque un Docteur, enfin, celui qu'on nomme
En scène le Pédant... - Et tu serais cet homme,
Toi, si tu le voulais, et parfait, c'est certain !
Ton éloquence est grande et tu sais du latin.

PINEL, réfléchissant.

C'est vrai.

MOLIÈRE.

Tu meurs d'ennui dans ta classe poudreuse,
Attaché par la patte, - et c'est viande creuse
Ce que met sous ta dent le métier d'écrivain.

PINEL.

C'est encor vrai.

MOLIÈRE.

Voyons, sans te montrer trop vain,
Tu peux dire : je vaux mieux que cela ! - Mon maître,
Jette-moi la férule au diable ! Et viens paraître
Sur un théâtre illustre où tes talents cachés,
Qu'en pure perte ici je trouve desséchés,
Éclateront au jour, applaudis de la foule !
Ta vie en ce trou noir absurdement s'écoule !
Rien de vivifiant, et jamais un plaisir !
L'occasion est bonne, allons, viens la saisir !

PINEL, très ébranlé.

Au fait et pourquoi pas ?

MOLIÈRE, insistant.

Ah ! Peut-être... ton âge ?...

PINEL, piqué.

Mon âge ? Eh ! Que dis-tu ? Mais je fais bon ménage
Avec mes quarante ans... à peine... et j'ai bon oeil.
Mon âge ! - Je n'ai pas commandé mon cercueil !
Mon âge ! Tu verras si j'ai la jambe sûre !
Je serai le Pédant, tudieu ! Par la fressure
D'Aristote ! - Partons !

Jean Poquelin sort du cabinet.

SCÈNE III.

Les Mêmes, Jean Poquelin.

POQUELIN, se frottant les yeux, à Pinel.

Cordieu, Maître Pinel !
Ah çà ! Votre sermon est-il donc éternel ?
Ou bien m'oubliez-vous dans cette affreuse salle
Dont les chats et les rats ont fait une Pharsale ?
Par la corbleu, j'enrage ! - Ah ! N'était mon métier,
Oui, j'eusse là-dedans tout brisé sans quartier !
Mais, tapissier, je dois le respect aux demeures...
Est-ce fini, voyons - J'attends depuis trois heures !

PINEL.

Oh ! - Je n'y pensais plus !

POQUELIN, le secouant.

Êtes-vous endormi ?
Corbleu ! Répondez-moi !

PINEL, hésitant.

Ma foi, mon bon ami...

MOLIÈRE, lui tendant les bras.

Mon père !

POQUELIN, le repoussant.

Non, monsieur ! À moins que ce digne homme
Ne vous ait converti, - Je vous regarde comme
Un étranger... Allez avec vos baladins !

À Pinel.

Eh bien, Maître Pinel ?

PINEL.

Criblez-moi de dédains,
Maître Jean Poquelin ; j'en suis tout à fait digne.

POQUELIN.
Comment ? Que dites-vous ?

PINEL.
Monsieur, demain je signe
Un long engagement avec votre fils.

POQUELIN, stupéfait.
Quoi !
Vous vous faites acteur !

PINEL.
Oui, monsieur, dans l'emploi
Du Pédant.

POQUELIN.
Ah ! Vieux fou !

PINEL.
Monsieur !

POQUELIN.
C'est effroyable !

MOLIÈRE.
Mon père ! Un mot ! Pardon !

PINEL, avec plus de calme.
Monsieur !

POQUELIN.
Allez au diable !

Sortie furieuse de Poquelin.

SCÈNE IV.

Maître Georges Pinel, Molière.

PINEL.

Cet homme assurément n'aime pas les beaux-arts.
Bah ! Vive le théâtre et ses joyeux hasards !

À Molière.

Mais te voilà maudit comme le jeune Oreste ?

MOLIÈRE.

Va, contre cet arrêt déjà mon coeur proteste.
Il m'aime : avec le temps je serai pardonné.
Oui, mon père, et le nom que je me suis donné,
Je le jure, toujours frappera ton oreille
Honnêtement, orné d'une estime pareille
À celle qu'à ton nom chacun accorde. Enfin
Je veux que ce vieux nom respecté, Poquelin,
C'est mon ambition et je te la révèle,
Doive au nom de Molière une gloire nouvelle !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue françoise par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie françoise (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].